



VIVE LE PCF (MLM) !

Staline

Deux batailles

7 Janvier 1906

Vous vous rappelez sans doute le 9 janvier de l'an dernier... Ce jour là, le prolétariat de Pétersbourg s'est heurté de front au gouvernement du tsar et, sans le vouloir, s'est trouvé aux prises avec lui. Oui, sans le vouloir, car étant allé pacifiquement demander au tsar « du pain et la justice », il avait été accueilli en ennemi et criblé de balles.

Il plaçait ses espoirs dans les portraits du tsar et les bannières religieuses ; mais on mit en lambeaux les uns et les autres et on les lui jeta à la face ; il put ainsi se convaincre par expérience qu'aux armes, on ne peut opposer que les armes. Il prit donc les armes, — là où il en avait sous la main, — afin d'affronter l'ennemi en ennemi et de se venger. Mais après avoir laissé des milliers de victimes sur le champ de bataille et essuyé des pertes sévères, il dut reculer, la rage au coeur.

Voilà à quoi nous fait penser le 9 janvier de l'an dernier.

En ce jour où le prolétariat de Russie célèbre l'anniversaire du 9 janvier, il n'est pas superflu de se demander pourquoi, l'an dernier, le prolétariat de Pétersbourg a reculé dans la bataille, et en quoi cette bataille diffère de la bataille générale de décembre.

Tout d'abord, il a reculé parce qu'il ne possédait pas encore le minimum de conscience révolutionnaire absolument indispensable pour que l'insurrection triomphât. Un prolétariat qui s'en va, la prière aux lèvres et l'espoir au coeur, trouver le tsar sanglant dont toute l'existence repose sur l'oppression du peuple ; un prolétariat qui s'en va, confiant, demander à son ennemi juré « un grain de charité », peut-il vaincre dans les combats de rue ?...

Il est vrai qu'ensuite, peu de temps après, les fusillades ont ouvert les yeux au prolétariat trompé, lui ont clairement montré la face hideuse de l'autocratie ; il est vrai que, dès ce moment, il s'est écrié avec colère : « Le tsar a cogné sur nous, à nous de cogner sur le tsar ! » Mais on est bien avancé si l'on n'a pas d'armes : que peut-on faire dans un combat de rue lorsqu'on a les mains vides, même si l'on est conscient ? La balle de l'ennemi ne fracasse-t-elle pas aussi bien la tête consciente que celle qui ne l'est pas ?

Oui, le manque d'armes a été la seconde cause du recul du prolétariat de Pétersbourg.

Mais que pouvait Pétersbourg seul, à supposer qu'il eût des armes ? Tandis qu'à Pétersbourg le sang

coulait et qu'on dressait des barricades, dans les autres villes personne n'a bougé le petit doigt ; voilà pourquoi le gouvernement a pu faire venir des troupes d'ailleurs et inonder les rues de sang. ce n'est qu'après, quand le prolétariat de Pétersbourg eut enterré les camarades tués et repris ses occupations quotidiennes, que retentit dans d'autres villes le cri des ouvriers en grève : Salut aux héros de Pétersbourg !

Mais ce salut tardif pouvait-il donner quelque chose à qui que ce soit ? C'est pourquoi le gouvernement ne prit pas au sérieux ces actions isolées et inorganisées, et dispersa sans beaucoup de peine un prolétariat divisé en différents groupes.

Donc, absence d'une insurrection générale organisée, caractère inorganisé des actions du prolétariat : telle fut la troisième cause du recul du prolétariat de Pétersbourg.

Et puis, qui aurait pu organiser une insurrection générale ? Ce n'est pas le peuple, pris dans son ensemble, qui pouvait s'en charger, et l'avant-garde du prolétariat, — le parti du prolétariat, — était elle-même désorganisée, déchirée par des divergences : la lutte intérieure, la scission l'affaiblissaient de jour en jour. Rien d'étonnant à ce que le jeune parti, coupé en deux, n'ait pu réussir à organiser une insurrection générale.

Donc, absence d'un parti unique et cohérent : telle fut la quatrième cause du recul du prolétariat.

Enfin, si la paysannerie et les troupes ne se sont pas jointes à l'insurrection et ne lui ont pas apporté des forces nouvelles, c'est qu'elles ne pouvaient voir une force dans cette faible et courte insurrection, et, comme on le sait, on ne se joint pas aux faibles.

Voilà pourquoi l'héroïque prolétariat de Pétersbourg a reculé en janvier de l'an dernier.

Le temps passait. Le prolétariat, poussé à bout par la crise et l'arbitraire, se préparait à une nouvelle bataille. Ils se trompaient, ceux qui s'imaginaient que les victimes du 9 janvier tueraient dans le prolétariat toute volonté de combat ; lui se préparait au contraire, avec plus de fièvre et d'abnégation encore, à la lutte « finale » ; il se battait avec encore plus de courage et de ténacité contre les troupes et les cosaques.

La révolte des marins de la mer Noire et de la Baltique, le soulèvement ouvrier à Odessa, à Lodz et ailleurs, les bagarres incessantes entre les paysans et la police montraient quelle flamme révolutionnaire inextinguible brûlait dans la poitrine du peuple.

La conscience révolutionnaire, qui avait manqué au prolétariat le 9 janvier, il l'acquerrait à présent avec une surprenante rapidité. On a dit que dix années de propagande n'auraient pu faire autant pour les progrès de la conscience du prolétariat que les journées d'insurrection. Cela ne pouvait manquer, car le processus des batailles de classe est la grande école où mûrit, chaque jour et à chaque heure, la conscience révolutionnaire du peuple.

L'insurrection armée générale, préconisée d'abord uniquement par un petit groupe du prolétariat ; l'insurrection armée que certains camarades envisageaient même avec scepticisme, gagnait peu à peu les sympathies du prolétariat ; il organisait fiévreusement des détachements rouges, se procurait des armes, etc...

La grève générale d'octobre a prouvé la possibilité d'une action simultanée du prolétariat. Il était ainsi démontré qu'une insurrection organisée était possible, et le prolétariat s'engagea résolument dans cette voie.

Il fallait seulement un parti cohérent, un parti social-démocrate un et indivisible, qui dirigeât l'organisation de l'insurrection générale, qui coordonnât la préparation révolutionnaire accomplie isolément dans les différentes villes, et prît l'initiative de l'offensive.

D'autant plus que la vie elle-même préparait un nouvel essor : la crise dans les villes, la famine dans les campagnes et d'autres causes analogues rendaient chaque jour de plus en plus inévitable une nouvelle explosion révolutionnaire. Le malheur, c'était que ce parti se constituait alors seulement ; affaibli par la scission, il ne faisait que reprendre des forces et travaillait à son unification.

C'est alors que le prolétariat de Russie livra sa seconde bataille, la glorieuse bataille de décembre.

Disons maintenant quelques mots sur cette bataille.

Si, quand nous parlions de la bataille de janvier, nous disions que la conscience révolutionnaire avait fait défaut, nous devons dire que cette conscience existait lors de la bataille de décembre. Onze mois de tempête révolutionnaire avaient suffisamment ouvert les yeux au prolétariat de Russie en lutte, et les mots d'ordre : « A bas l'autocratie ! Vive la république démocratique ! » étaient devenus les mots d'ordre du jour, les mots d'ordre des masses.

Ici, plus de bannières religieuses, ni d'icônes, ni de portraits du tsar, mais des drapeaux rouges flottant au vent, des portraits de Marx et d'Engels. Ici, plus de psaumes, ne de « Dieu protège le tsar ! mais les accents de la Marseillaise et de la Varsovienne, qui déchiraient les oreilles des oppresseurs.

Donc, en ce qui concerne la conscience révolutionnaire, la bataille de décembre différait foncièrement de celle de janvier.

Lors de la bataille de janvier, on manquait d'armes, le peuple allait au combat désarmé. La bataille décembre a marqué un pas en avant ; tous les combattants brûlaient de se procurer des armes, avaient en mains des revolvers, des fusils, des bombes et même, en certains endroits, des mitrailleuses. Se procurer des armes par les armes : tel était le mot d'ordre du jour.

Tous cherchaient des armes, tous éprouvaient le besoin d'en avoir ; le malheur, c'était qu'il y en avait très peu et que seul un nombre infime de prolétaires pouvait se battre les armes à la main.

L'insurrection de janvier était toute sporadique et inorganisée ; chacun agissait au petit bonheur. Là encore, l'insurrection de décembre a marqué un pas en avant.

Les Soviets des députés ouvriers de Pétersbourg et de Moscou, ainsi que les centres de la « majorité » et de la « minorité », ont, autant que possible, « pris des mesures » pour que l'action révolutionnaire fût simultanée : ils ont appelé le prolétariat de Russie à prendre partout l'offensive en même temps. Rien de semblable lors de l'insurrection de janvier.

Mais comme cet appel n'avait pas été précédé d'un long et patient travail du parti pour préparer

l'insurrection, il fut un appel, rien de plus, et pratiquement l'action resta sporadique, inorganisée. Il n'y eut que tendance à une insurrection simultanée et organisée.

L'insurrection de janvier était « dirigée » surtout par des Gapone [1]. L'insurrection de décembre présentait sous ce rapport l'avantage d'avoir à sa tête des social-démocrates. Malheureusement, ces derniers étaient divisés en plusieurs groupes, ne formaient pas un parti unique et cohérent ; aussi ne pouvaient-ils coordonner leur action.

Une fois de plus, l'insurrection trouva le Parti ouvrier social-démocrate de Russie non préparé et divisé...

La bataille de janvier ne comportait aucun plan, ne s'inspirait d'aucune politique définie. La question : attaque ou défense, n'existait pas pour elle. La bataille de décembre a eu le seul avantage de poser clairement cette question, mais au cours de la lutte seulement, et non à ses débuts. Quant à la réponse qu'il convenait d'y apporter, l'insurrection de décembre a témoigné de la même faiblesse que celle de janvier.

Si les révolutionnaires de Moscou avaient, dès le début, appliqué une politique d'offensive, si dès le début, ils avaient, par exemple, attaqué la gare Nikolaevski et s'en étaient emparés, il va sans dire que l'insurrection aurait duré plus longtemps et qu'elle aurait pris une tournure plus favorable.

Ou bien si les révolutionnaires lettons, par exemple, avaient appliqué une énergique politique d'offensive et n'avaient pas hésité, ils auraient sans aucun doute commencé par s'emparer des batteries de canons, privant ainsi de tout appui l'administration, qui a d'abord laissé les révolutionnaires s'emparer des villes, puis, reprenant l'offensive, a reconquis grâce à ses canons les localités qu'elle avait perdues [2].

On peut en dire autant des autres villes. Marx déclarait avec raison : dans une insurrection, c'est l'audace qui triomphe, et ne peut être audacieux jusqu'au bout que celui qui applique la politique de l'offensive.

Voilà à quoi on peut imputer le recul du prolétariat à la mi-décembre.

Si la paysannerie et les troupes, dans leur grande masse, ne se sont pas jointes à la bataille de décembre ; si cette dernière a même provoqué le mécontentement de certains milieux « démocratiques », c'est qu'elle n'a eu ni la force ni la durée, si nécessaires à l'extension de l'insurrection et à sa victoire.

Ce que nous devons faire aujourd'hui, nous, social-démocrates de Russie, ressort clairement de ce qui précède.

Premièrement, notre tâche est d'achever l'oeuvre que nous avons commencée : créer un parti un et indivisible. Les conférences de la « majorité » et de la « minorité » pour toute la Russie ont déjà élaboré les principes d'organisation pour cette unification. Elles ont adopté la formule de Lénine sur les conditions d'admission au parti et le principe du centralisme démocratique.

Les centres idéologiques et pratiques ont déjà fusionné, la fusion des organisations locales est à peu près achevée. Il ne faut plus qu'un congrès d'unification qui consacrerait officiellement cette

unification de fait et nous donnera de la sorte un Parti ouvrier social-démocrate de Russie, un et indivisible. Notre tâche est de contribuer à cette oeuvre qui nous est si chère, et de préparer avec soin le congrès d'unification qui, on le sait, va se tenir prochainement.

Notre tâche consiste, deuxièmement, à aider le parti à organiser l'insurrection armée et à participer activement à cette oeuvre sacrée, à y travailler sans relâche.

Notre tâche consiste à multiplier les détachements rouges, à les instruire et à les souder les uns aux autres ; notre tâche consiste à nous procurer des armes par les armes, à étudier la disposition des édifices publics, à dénombrer les forces de l'ennemi, à en reconnaître les points forts et les points faibles, et à dresser en conséquence le plan de l'insurrection.

Notre tâche consiste à faire une propagande systématique en faveur de l'insurrection dans l'armée et à la campagne, notamment dans les villages situés près de villes, à armer les éléments sûrs de ces villages, etc..., etc...

Notre tâche, en troisième lieu, consiste à rejeter toute hésitation, à condamner toute indécision, à pratiquer résolument une politique d'offensive...

En un mot, un parti cohérent, une insurrection organisée par le parti et une politique d'offensive, voilà ce qu'il nous faut aujourd'hui pour que triomphe l'insurrection.

Et cette tâche devient d'autant plus pressante, d'autant plus impérieuse, que la famine dans les campagnes et la crise industrielle dans les villes s'aggravent et s'étendent.

Un doute s'est glissé, à ce qu'il paraît, dans quelques esprits quant à la justesse de cette vérité élémentaire, et ces camarades répètent, découragés : que peut faire le parti, si uni soit-il, s'il est incapable de rassembler autour de lui le prolétariat ?

Or, le prolétariat est écrasé, il a perdu l'espoir et n'est nullement disposé à faire preuve d'initiative ; nous devons donc, disent-ils, attendre maintenant le salut de la campagne, c'est de là que doit venir l'initiative, etc...

Force est de constater que les camarades qui raisonnent ainsi se trompent lourdement. Le prolétariat n'est nullement écrasé, car son écrasement signifierait sa mort ; au contraire, il vit toujours et se renforce de jour en jour. Il n'a reculé que pour mieux rassembler ses forces et engager ensuite la lutte finale contre le gouvernement tsariste.

Quand, le 15 décembre, le Soviet des députés ouvriers de Moscou, — de ce Moscou qui a dirigé en fait l'insurrection de décembre, — déclarait publiquement : nous suspendons la lutte pour nous préparer sérieusement et brandir à nouveau le drapeau de l'insurrection, il traduisait la pensée profonde de l'ensemble du prolétariat de Russie.

Si néanmoins certains camarades contestent les faits, s'ils ne fondent plus leurs espoirs sur le prolétariat et se raccrochent maintenant à la bourgeoisie rurale, il est permis de se demander : à qui avons-nous à faire, à des socialistes-révolutionnaires ou à des social-démocrates, car pas un social-démocrate ne mettrait en doute cette vérité que le prolétariat des villes est le dirigeant effectif (et non seulement idéologique) de la campagne.

On nous a assuré à un moment donné, qu'après le 17 octobre l'autocratie était écrasée, mais nous ne l'avons pas cru non plus, car l'écrasement de l'autocratie aurait signifié sa mort ; or, loin d'être morte, elle a rassemblé de nouvelles forces pour une nouvelle attaque. Nous disions que l'autocratie n'avait fait que reculer. Il s'est trouvé que c'est nous qui avions raison...

Non, camarades ! Le prolétariat de Russie n'est pas écrasé ; il a simplement reculé, et il se prépare maintenant à de nouvelles et glorieuses batailles. Il n'abaissera pas son drapeau rougi de sang, il ne cèdera à personne la direction de l'insurrection ; il sera le seul guide qualifié de la Révolution russe.

Publié d'après le texte de la brochure éditée par le Comité de l'Union caucasienne du P.O.S.D.R.

Traduit du géorgien.

[1] Gapone (1872-1906) : pope et agent provocateur qui avait créé à Pétersbourg, en 1904, une organisation ouvrière contrôlée par la police. Lors de la grève de l'usine Poutilov, il conduisit, le 9 (22) janvier 1905, devant le Palais d'Hiver les ouvriers qui devaient remettre au tsar une pétition : Gapone entendait aider l'Okhrana à provoquer le massacre. La troupe tira : plus de mille ouvriers furent tués en ce « dimanche sanglant ». Gapone s'échappa, se réfugia en France, revint en décembre 1905 à Pétersbourg où il fut exécuté par les socialistes-révolutionnaires.

[2] En décembre 1905, des détachements armés d'ouvriers, de salariés agricoles et de paysans insurgés s'emparèrent de Tukums, Talsi, Rujene, Friedrichstadt et d'autres villes de Lettonie. Une guerre de partisans commença contre les troupes du tsar. En janvier 1906, les soulèvements de Lettonie furent écrasés par les expéditions punitives que dirigeaient notamment les généraux tsaristes Orlov et Sologoub.